

Tiphaine Le Gall

La Fille près du feu

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-114-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*When you are old and grey and full of sleep,
And nodding by the fire, take down this book,
And slowly read, and dream of the soft look
Your eyes had once, and of their shadows deep;*

*How many loved your moments of glad grace,
And loved your beauty with love false or true,
But one man loved the pilgrim soul in you,
And loved the sorrows of your changing face;*

*And bending down beside the glowing bars,
Murmur, a little sadly, how Love fled
And paced upon the mountains overhead
And hid his face amid a crowd of stars.*

William Butler Yeats

Quand tu seras vieille et grise et tout ensommeillée,
Dodelinant de la tête au coin du feu, prends ce livre,
Et lis lentement, et rêve à la douceur du regard
Que tes yeux eurent un jour, et à leurs ombres profondes ;

Combien aimèrent tes moments de joie gracieuse,
Et aimèrent ta beauté, d'un amour sincère ou mensonger,
Mais un seul homme aima l'âme du pèlerin en toi,
Et aima les chagrins de ton visage changeant,

Et te penchant sur les braises incandescentes,
Un peu triste, dis tout bas comment l'amour s'en est allé
Escaladant les montagnes au-dessus de nos têtes
Pour cacher son visage dans une myriade d'étoiles.¹

1. Traduction de l'auteurice.

Parfois, le froid devient obsédant, et il engloutit tout le reste. Où que je m'enfuie, il me traque ; où que je me cache, il me chasse. Dans la chambre, les murs suintent, les couloirs sont traversés de courants d'air, les baies du grand salon dégoulinent de pluie, et l'enchevêtrement des poutres du plafond, d'une indécente hauteur, dilapide aussitôt la brume tiède des radiateurs. Je marche à toute allure dans l'enceinte du parc, j'arpente les corridors, je monte les escaliers, comme une démente. J'agis de façon inconsidérée, mes gestes sont heurtés, brusques, animés d'une rage sourde.

La frénésie m'ensauvage. Il n'y a plus que lui, le froid, qui colonise mon corps. Il pétrifie mes os, glace mes poumons, remonte le long de mon échine, se diffuse dans mes jambes, et se propage dans ma tête jusqu'à envahir mes pensées, s'emparer de mon instinct.

Je suis hagarde comme une bête traquée, je sens que *plus rien* ne me retient.

Je serais prête à hurler, à bousculer, à tuer même, s'il s'agissait de se faire sa place auprès d'un feu. Je pourrais m'y jeter moi-même, je serais capable de tout, n'importe quoi, pourvu que je ne sois plus soumise à la torture du froid.

Alors, quand les infirmiers de nuit lancent une flambée après la fermeture du réfectoire, je m'approche tout près, aussi près que possible, du feu. Je campe devant la cheminée, je tends les mains, et un instant, à son contact, je m'apaise. Je ne bouge plus, je veux qu'il me prenne tout entière. Je veux brûler avec lui.

La chaleur se diffuse comme une vapeur d'alcool, et le temps cesse d'être une attente tournée vers son néant. Les flammes me

lèchent les doigts. Il y a parmi les internés deux musiciens qui accompagnent leur gesticulation du rythme feutré des percussions. La nuit hostile devient familière, et je parviens même à une confiance relative. Je ne crois pas à des jours meilleurs, mais à ce moment précis je considère avec une sorte de détachement calme la peur qui me tient à sa merci. Le feu crépite tandis que je contemple ma faillite existentielle. J'ai l'œil grave et lucide d'un nouveau-né. Je suis aussi une très vieille femme que les âges ont usée, revenue de toutes les défaites de la vie. Je vois au travers des personnes et des choses, mon regard est si clair qu'il transperce et détruit tous ceux qui le soutiennent.

Qu'ai-je fait pour en arriver là ? Comment est-il possible de tout rater à ce point, si jeune ? Il faut vraiment exceller dans l'échec, entretenir un goût spécial pour les désastres flamboyants...

Je suis devant le feu, dans ce grand salon où s'étirent les heures vides d'un temps rendu à son absurdité. Au-delà, l'épaisse obscurité de la vie sauvage, les arbres, les forêts, des champs sur des kilomètres à la ronde, avec au milieu ce manoir où l'on enferme les mélancoliques.

Et je suis dedans.

J'y suis emmurée comme je suis emmurée en moi-même, sans espoir de sortir, ni de cet établissement, ni de ma prison intérieure.

I – L'ÉTÉ

Pilgrim soul

Depuis que ma vie a basculé, je suis accompagnée par un vers du poète William Butler Yeats. C'est une rengaine qui tourne en boucle dans ma tête et qui revient, insistante ; une petite musique de mots que je chasse d'un revers de main comme un insecte parasite.

Voilà des jours qu'il me hante, surgissant de façon intempestive dans le flot de mes pensées, sans que j'y prenne garde, sans même que je m'en rende compte, à tel point que je me surprends parfois à le prononcer à haute voix, quand je suis seule ou avec mes enfants :

But one man loved the pilgrim soul in you

Les mots roulent dans ma bouche, la rondeur enveloppante de l'anglais est une gourmandise pour la langue. D'ailleurs, j'éprouve de la satisfaction à en posséder quelques bribes parmi les plus belles phrases que la littérature ait engendrées. Les tirades de Shakespeare ou les poèmes des romantiques que je connais par cœur sont des talismans que j'entretiens avec une joie secrète comme on époussette un vieux bahut ouvragé, les déroulant régulièrement dans ma tête, pour affermir ma mémoire, éprouvant ainsi la vigueur de mon esprit en même temps que je m'assure de la saveur intacte de ces messages de vérité.

Mais le vers de Yeats revient sans que je le convoque, animal indocile et têtu.

But one man loved the pilgrim soul in you

Obstiné, il prend le pas sur les autres pensées, les éclipe si fort que je m'arrête un instant pour tâcher de comprendre *ce qu'il a à me dire*.

La découverte de ce poème remonte à mes années étudiantes. Je l'avais appris par cœur ainsi que j'ingurgitais toute la poésie qui était à ma portée, tant j'étais avide de sa beauté, désireuse d'en percer le mystère, et de le posséder. Il est possible que je l'aie étudié en cours de littérature anglaise, mais je ne m'en souviens pas. Je ne garde pas non plus la trace de m'être exercée à la traduction de ce texte, alors même que la version constituait la plus grande part de notre enseignement et que j'ai un temps nourri le projet de devenir interprète.

Quand je me récite si soigneusement les poèmes que je connais, je ne m'occupe pas de les traduire. Le sens m'apparaît intuitivement, car ce sont avant tout leurs sonorités qui m'ont façonnée. Ma pensée s'est moulée dans le pli de formules proférées dans une langue d'autant plus magique qu'elle est *étrangère*.

Il y a quelque temps, j'ai lu une traduction du poème de Yeats. Je l'ai jugée très mauvaise, en raison de l'équivalence qui était proposée pour « pilgrim soul », réduit à une « âme vagabonde ». Je me suis offusquée. *Pilgrim*, c'est le pèlerin, rien à voir avec un vagabond ! Transformer la noblesse de l'homme de foi en va-nu-pieds, en rôdeur des grands chemins, quelle hérésie !

Le *pilgrim* n'est pas celui qui erre, mais justement celui qui progresse dans l'égarement, obéissant à un impératif supérieur auquel il se remet, perdant peut-être tout *sauf* la certitude de la nécessité de son entreprise. Le pèlerin, c'est celui qui s'accomplit dans le chemin. Et qui ne perd pas de vue sa destination sacrée.

J'ai compris : *Pilgrim soul*, ce pèlerin, c'est moi.

Rupture

Les objets nous ont précédés.

Ça a commencé par l'imprimante. Ont suivi le lave-vaisselle, la bouilloire, puis le lave-linge, ce qui, conséquence funeste, rendit impossible de laver notre linge sale en famille. C'est enfin, tandis que nous marchions vers l'embarcadère de l'île de Batz, la lanière de mon sac à main qui a cédé, comme sous le poids d'une charge trop lourde.

Tout a lâché.

Johan s'exaspérait de ce que tout ce matériel à racheter allait grever nos économies. Et il s'est employé sans succès, des dimanches durant, à réparer les machines.

Je frémissais d'effroi : c'était notre vie domestique qui foutait le camp. Notre vie ensemble. Notre vie de famille, et tout ce qu'elle recelait de discrète poésie et de réconfort serein.

Je portais depuis quelque temps une bombe qui menaçait d'exploser à tout moment. Mais j'étais la seule à le savoir. La tension montait à mesure que le secret devenait intenable. Je voyais le mensonge grossir comme un nuage lourd de pluie, je l'empêchais de crever, je me débattais avec la force des désespérés, mais je savais que bientôt ce ne serait plus vivable. Je ne voyais pas l'issue. Je ne voyais que le mur, l'explosion, puis plus rien. Le néant. Une gueule d'ombre qui nous engloutirait tous les quatre : Johan, les enfants, moi.

Le matin, mon plus jeune fils avait pour habitude de se glisser dans le lit à mes côtés. Sentir la chaleur de son petit corps d'enfant était le plus doux des réveils. Je somnolais un instant en le tenant contre moi, et quand il commençait à s'agiter je me levais avec lui.

Laisse papa dormir.

Les derniers jours, quand il me rejoignait dans le lit, je le serrais un peu plus fort. Je pleurais silencieusement.

Car ça aussi, j'allais le perdre.

Pilgrim soul

Pendant des années, j'ai mené une double vie.

Ça ne se raconte pas, car ça ne se conçoit pas. Avoir deux vies en même temps, ce n'est pas juste insolite, incroyable ou sidérant; *c'est impossible*.

Alors, disons que pendant plusieurs années j'ai vécu une seule vie, mais une vie impossible.

Une vie et son miroir. Une vie et son mirage. Il y avait peut-être au centre de tout ça une erreur, mais l'erreur non plus ça n'existe pas: tout ce qui existe est réel. On peut se tromper dans ses choix, mais une existence dédoublée, scindée en son cœur, quand bien même elle paraîtrait folle, est possible.

La preuve: c'était ma vie.

Il y a des mots qui recouvrent des abstractions, et il faut s'en méfier.

Je pourrais résumer la situation en quelques phrases, mais ça ne signifierait rien. Et puis cela m'échapperait de la même façon. C'est qu'il faut que je compose avec ma pudeur, avec la dépossession même que la formulation engage.

Je vais dire: j'ai menti pendant plus de deux ans à l'homme qui partageait ma vie, mais j'aurai le sentiment de ne pas avoir réussi à révéler l'essentiel.

Je l'ai trompé, je l'ai trahi, mais ça non plus, ça ne dit rien.

Une double vie, c'est autre chose. Elle s'étend et prolifère dans le silence du secret. La vigilance inquiète tord les sourires,

la compromission creuse une entaille qui s'élargit comme un gouffre. Les indiscernables tentacules du mensonge caressent et contraignent chaque geste, chaque parole, jusqu'au délire.

J'ai tenté, plusieurs fois, de m'extraire de leur emprise. Mais entraîné vers le fond, on ne sait plus dans quelle direction nager pour regagner la surface. Et dans ma solitude, j'ai senti l'étau de leurs jalouses étreintes se refermer sur moi. Car ce qui me tenait me perdait, et ce que je tenais à garder, je le perdais aussi, lentement.

Une double vie, c'est un rapport. Celui entre l'intensité et la langueur de l'habitude. Entre l'invention permanente de soi et une image figée. Entre une aventure renouvelée chaque jour et le confort de la stabilité. Entre le sentiment et la raison. Entre l'acte moralement réprouvé et l'apparence de la légitimité sociale.

Mais non. C'est faux, tout ça.

Il n'y a pas l'intensité d'un côté, et la fadeur de l'autre, l'attrait sulfureux d'un amour clandestin face à l'ennui de la conjugalité.

Les mots empruntent des chemins de pensée qui m'égarerent.

Ce n'est pas ce que j'ai vécu.

Il y avait parfois le jaillissement inattendu de l'intensité dans le moment le plus anodin du quotidien. Il y avait aussi certains jours l'ennui le plus désenchanté dans l'adultère.

Johan

Avant Johan, il n'y avait eu personne. Enfin, personne qui compte vraiment. Il faut un début à toute histoire, et j'aurais aimé que celle-ci commence avec lui. Pourtant la suite, toute la suite prend racine dans ce qui précède, dans le vide d'années dont je fais la mémoire.

Mon avidité intarissable, je sais d'où elle vient.

Chacun de mes actes sourd d'une blessure originelle, de ma chute spectaculaire au moment d'entrer dans le grand théâtre du monde. Sont gravés en moi les souvenirs de la clinique psychiatrique du manoir de Champgault, de son grand salon où l'on allumait un feu de cheminée, des coursives menant aux salles d'art, des chambres presque vides, du froid pernicieux remontant de la rivière en bas du parc l'hiver, de la chaleur caniculaire qui faisait saillir les veines de mes bras maigres l'été.

J'ai peut-être moi-même provoqué, à l'âge de dix-sept ans, mon effondrement. La médiocrité de ma vie se révélait à mes yeux comme la pire des infamies. Alors, orgueilleusement, je me suis retirée. J'ai voulu m'effacer jusqu'à disparaître.

Il faut croire que j'ai toujours préféré l'éclat tragique de la rupture au délitement morose du temps.

Johan, quand je l'ai rencontré trois années après mon internement, m'est apparu comme une grâce et mon salut.

Voilà que je me prends à essayer de retrouver mes sentiments d'alors.

Je termine mon mémoire de fin d'études, il ne me reste plus beaucoup de temps, c'est pourquoi ce week-end, je ne quitterai pas mon bureau. Je resterai chez moi pour écrire le dernier chapitre, mettre au point la bibliographie avant l'ultime relecture pour chasser les coquilles. Mais le samedi soir arrive, Tess et Laure me proposent de sortir, et je ne tiens plus en place. Je les retrouve au Comix, notre bar habituel.

C'est là que je rencontre Johan. J'ai vingt-trois ans, il en a presque vingt-huit. Poser les yeux sur lui provoque en moi une décharge. Je le trouve magnifique. Et inaccessible.

C'est pour ça que je ne cherche pas à l'atteindre. D'ailleurs, je vois bien qu'il hésite entre Laure et moi, indécision qui me semble la pire des goujateries. Alors je le laisse me faire la cour, mener une approche méthodique et patiente, ce à quoi il s'emploie de bonne grâce.

Au fil de nos rendez-vous, j'apprends à le connaître. Il vit ici depuis à peine un an, à peu près comme moi ; il travaille comme ingénieur informaticien pour une société qui fournit des prestataires au Crédit Mutuel. Mais avant cela, il s'est essayé au maraîchage biologique en Normandie et a sillonné l'Amérique du Sud. Il aime la mer avec laquelle il a grandi. Il me parle de plongée en apnée, de chasse sous-marine, de planche à voile. Je perçois sa très grande délicatesse, sa réserve dans la parole aussi. J'en suis touchée.

Un soir que nous sommes allés au cinéma, il me propose de monter chez lui. Il s'approche de moi, et nous nous embrassons.

Je n'ai tiré aucun orgueil à l'avoir, aucune fierté à être l'élue. Son indécision à la base de notre rencontre est demeurée une blessure, ravivée régulièrement. Comme si son choix s'était fait un peu par hasard et par opportunisme ; et que son amour, tout sincère qu'il fût, ne pouvait trouver sa justification dans aucune nécessité.

Il est fou de penser que ce qui advient aurait pu ne pas advenir. Existe-t-il un monde dans lequel Johan aurait courtoisé mon amie, et peut-être construit sa vie avec elle ? Lui est-il arrivé d'y penser, parfois ? De le regretter, peut-être ?

Et moi, quelle serait ma vie aujourd'hui ? Sur quel fondement l'aurais-je construite, en déterminant des choix tout autres ? D'ailleurs, je serais assurément quelqu'un d'autre.

C'est vertigineux d'y penser ; ça l'est tout autant d'enjamber le temps qui sépare notre rencontre à l'entrée du Comix de notre séparation treize ans plus tard.

L'amour primordial irradie-t-il toujours, toute la vie ? Durant nos crises les plus sombres, il me semblait perdu à jamais. Et puis je le retrouvais, profondément enfoui sous les soucis. La nostalgie m'arrachait un sourire.

J'ai aimé Johan comme je n'avais jamais aimé personne. Mes sentiments pour lui m'accaparent. Je m'observe avec stupeur. Ma vie change. Rapidement, nous prenons la décision de vivre ensemble, très vite nous devenons un couple. Un couple qui se tient la main dans la rue, qui s'isole dans les soirées pour s'embrasser avec de longs regards pleins d'admiration, dont chacun sait qu'il pourra compter sur l'autre pour faire sa place dans ce monde. Je suis mue par une force aveugle et invincible.

Pourtant, dès le début, il y a cette sorte d'embarras qui me désoriente. L'amour me comble, mais ne me suffit pas. Le reste de ma vie est une errance, et le point stable que Johan représente ne parvient pas à m'asseoir dans une constance. Je suis régulièrement accablée par un sentiment de vacuité. Je ne sais pas quoi faire de moi.

Nous allons souvent rendre visite aux parents de Johan, qui sont très gentils, me font manger beaucoup, et boire encore plus. Mais chaque fois j'ai l'impression de le perdre un peu. Il devient sensiblement quelqu'un d'autre, sans que je parvienne

à saisir la nature de ce changement. Lui d'habitude si intègre accepte de médire avec les autres. Lui si pondéré prend parfois des positions radicales. Il rit aux calembours, s'accorde aux commérages, raille les faibles et juge les gens qu'il ne connaît pas. C'est jusqu'à l'inflexion de sa voix qui se modifie, et adopte les pointes d'accent du pays.

À cette époque, je cherche un sens à ma vie. Je ne peux prétendre à mon ambition d'être écrivain. Johan me permet de comprendre que c'est un rêve d'enfant, et qu'il existe une place pour cela, mais seulement dans les souvenirs qu'on se raconte aux dîners de famille. Lui par exemple voulait être voyageur, sillonner de haut en bas la cordillère des Andes et traverser l'Amazonie, mais est-ce qu'on vit de ça ? Nos fantasmes d'enfant sont toujours trop grands pour nous. D'ailleurs, je vais avoir vingt-quatre ans. Si j'avais dû être écrivain, ne le serais-je pas déjà ? Qu'est-ce qui m'en aurait empêchée, si ce n'est mon manque de talent ?

J'ai honte d'écrire malgré tout, d'ailleurs je n'écris qu'à la dérobée, en cachette, quand les émotions me débordent et que j'en ressens la nécessité.

J'écris à la laverie, à la lumière des néons, dans les heures perdues du jour. Mais je crois de moins en moins à mes ambitieux projets. Pendant longtemps, j'avais cherché une écriture sans sujet. Je voulais dépasser ce qui se contente de masquer l'essentiel : la complexité de la vie. J'étais remplie de certitudes, je méprisais la prose insipide des auteurs en vue, sans songer un seul instant que je n'étais probablement pas différente d'eux. Je façonnais des personnages, et j'entretenais l'illusion confortable de les connaître comme des amis. À présent, je trouve mes prétentions ridicules. Je ne vois que l'inconsistance de mes velléités. Mes personnages ne me suffisent plus. Ils n'ont rien à dire, rien à faire.

Il faut que je passe à autre chose, que j'arrête avec ces abstractions d'étudiante racornie. La vraie vie est là, sous mes yeux. Ce ne sont pas des personnages, mais des personnes, des êtres de

chair et de sang. Et il y a tout à vivre avec eux. Écrire, c'est du temps perdu sur la vie. En l'occurrence, dans notre situation à Johan et moi, il existe un tas de choses recommandables à faire : trouver un vrai travail déjà, puis acheter une maison, pourquoi pas nous marier si la fantaisie nous en prend, et bien sûr, plus tard, faire un bébé.

Rupture

Sa femme, tenace, était persuadée de ce qu'elle savait.

Bien sûr, tout le monde savait. Depuis le début. Elle, ses enfants, mais aussi Johan et mes enfants. Tout le monde savait, mais c'était impossible à admettre. Alors tout le monde s'aveuglait gentiment.

Quand elle lui a extorqué des aveux, j'ai été sidérée qu'il cède, et qu'il lui dise non seulement que c'était vrai, qu'il vivait bien un amour avec moi, mais surtout qu'il refusait de renoncer à cette relation, *avec toutes les conséquences que cela impliquait.*

Il me l'annonce le lendemain. C'est déjà trop tard, et je ne veux pas l'entendre. Je panique, je comprends qu'il m'a compromise. Je lui demande de sortir de ma vie, de revenir en arrière, mais c'est irrécupérable.

Il s'emporte: il a tout risqué, tout perdu en une seconde, et moi je recule, je le laisse seul? Ma lâcheté est une honte, comment puis-je lui faire ça? Il revient sur nos différends, sur son engagement indéfectible pour nous, notre amour sacré, il me rappelle les risques qu'il a pris parce qu'il croyait en notre histoire. Non, décidément, je ne suis pas à la hauteur...

Je le regarde décharger sa colère sans parvenir à changer ma position. Au contraire, ses gesticulations le rendent incohérent. Vraiment, il faudrait être fou pour quitter un homme comme Johan, un homme qui m'aime, un homme gentil, stable, intègre, le

père de mes enfants, pour l'homme qui se tient face à moi, étouffé de colère, cet homme que je découvre impulsif, incontrôlable, dont le désir est souverain au point que le mien semble superflu.

Il ne sait pas lui dire autre chose que: Je l'aime, nous nous aimons, et je ne peux pas renoncer à cet amour.

Tout le reste lui semble faux.

C'est ce qu'il me dit.

Et moi? Et moi, alors? Je boue intérieurement. Je m'enfuis après l'avoir supplié de résoudre ses histoires avec sa femme et, s'il veut bien, de ne plus m'écrire, de ne plus chercher à me voir le temps qu'il règle *leurs* problèmes. Qu'il se sauve, et qu'il me préserve.

Juste après cet échange, je suis dans la rue, sur mon vélo. Je vais vite, je suis pressée, mais me voilà prise dans une file de voitures arrêtées au feu rouge. Impossible de me faufiler entre les rangs serrés des véhicules, je suis bloquée.

Derrière moi, une voix de femme s'exclame: Évidemment, tu la regardes!

À qui s'adresse-t-elle? Je me retourne: c'est un couple qui marche dans la rue. La femme qui parle haut comme une poissonnière est négligée, mais jolie, avec des cheveux très noirs, le teint mat. Son compagnon est un homme noir, plus âgé, abîmé, gueule cassée de la vie, rongé par l'alcool. Et il est effectivement en train de me regarder.

Il crie à la femme: Oui, je la regarde! Et alors! Je regarde qui je veux!

Il le répète plusieurs fois, débordant de colère: Je regarde qui je veux, moi!

Je suis affreusement gênée, mais prise au piège du feu rouge dans cette rue étroite, enserrée par les voitures, je ne peux pas avancer. Je voudrais être ailleurs, je voudrais fuir.

Je vois la femme partir de son côté, son corps frêle vacillant d'indignation, sa blessure contenue de femme digne empesant chacun de ses pas.

Je ressens une peine infinie. À cause de la femme offensée, mais aussi en raison du rôle qu'on m'assigne, qu'on me fait jouer *malgré moi* : je suis l'objet de discorde. Celle qui sépare et peut-être réunit. Car il est clair que ce qui se joue dans ce couple à ce moment-là ne me concerne pas. Je ne suis finalement qu'un élément du décor, injurieux par ce qu'il représente de tentation et de désunion. Cet homme et cette femme n'ont à aucun moment cessé de se raconter *leur* histoire.

Seulement moi, je ne veux pas. Je ne veux pas être l'instrument de la haine et de la rupture.

Pilgrim soul

J'ai besoin de changer ma garde-robe. Les vêtements que je portais avant, et qui portaient une part de ce que j'étais, qui collaient à ma vie comme à mon corps, je ne les supporte plus.

Mes tenues étaient celles d'une petite bourgeoise, chic et bohème, qui prend soin d'elle, et élabore artistement ses atours, comme on compose une image, avec un sens de l'harmonie et du bon goût.

Les étoffes étaient de qualité, chères forcément, conçues dans un souci éthique d'artisanat et d'écologie.

Mon placard regorge de ces beaux habits, mais je ne sais plus m'en vêtir sans en éprouver du dégoût. Ils me ramènent à l'apparence de ce que je ne suis plus, une forme morte de moi-même. Après tout, il me semble assez malsain de chercher la permanence dans le tumulte de la rupture, il y a là quelque chose de contraire à l'entendement qui pourrait même rendre fou.

Et il faut soigneusement guetter les symptômes de la folie dans ce point de bascule qu'est la séparation, s'en garder comme d'un grand danger, réel.

On ne peut pas offrir une image de soi identique, une apparence inchangée, comme si le fil des heures continuait à se dévider dans sa régularité métronomique.

C'est pourquoi je porte en permanence le petit short que Tess m'a récemment donné, acheté pour rien au secours populaire. Je ne mets plus de talons, mais des baskets pour courir vite, pour

pouvoir m'enfuir à tout moment si la nécessité se présente, ou juste pour courir, parce que marcher est un mouvement du corps trop indolent pour l'urgence de mes jours.

De fait, je me déplace en courant, même quand je ne suis pas pressée.

Moi qui ne m'habillais qu'en jupe, j'ai eu envie de pantalon. J'ai trouvé dans une franchise un jean ample dont les jambes étaient trop longues. Je l'ai acheté tout de même : pour quinze euros, je pouvais bien me risquer à faire un ourlet.

La machine à coudre attendait dans son carton défraîchi tout en haut du débarras. Elle n'avait pas servi depuis des années. Je ne cousais pas. C'était une activité qui demandait beaucoup trop de minutie. Coudre, c'était pour les filles sages et appliquées. Une activité de temps libre pour les mères de famille, l'espace d'indépendance des ménagères amish. Pendant qu'une femme coud, elle ne fait rien de répréhensible. C'est l'image même de la femme respectable : Pénélope devant sa tapisserie, ou la muse vieillie de Ronsard « assise au coin du feu, dévidant et filant ».

Mais moi, pour des raisons économiques, j'avais résolu de m'y coller. J'ai eu besoin de l'aide de ma mère. Une machine à coudre, c'est un protocole sophistiqué. Aucune improvisation n'est possible. Le fil doit suivre un chemin tortueux et rigoureusement établi. Passer de la bobine au crochet, puis s'arrimer au levier, redescendre dans la fente pour, ultime épreuve, passer dans le chas de l'aiguille sans se prendre dans le pied-de-biche.

As-tu rechargé la cannette ? demande ma mère. Elle me montre comment utiliser le bobineur. Ensuite, il faut juste appuyer sur la pédale pour que le fil s'enroule.

La grâce du trait voltigeant, léger, aérien, de la bobine à la cannette m'enchant. Le fil, à peine esquissé, souple et légèrement ondulé, s'enroule à mesure que la bobine se dévide, et tout cela avec une fluidité prodigieuse. Je souris. Il suffit de tirer le fil de l'histoire, et de le mener où bon me semblera. Voilà, je suis prête.

Johan

J'avais épuisé ma journée en des visites inutiles, pénétré dans des lieux vides baignés d'une lumière avare. J'avais monté des escaliers dans d'étroites cages malodorantes, croisé de vieilles dames indiscrètes, rempli des questionnaires et des dossiers.

Finalement, une agente immobilière m'avait conduit dans un appartement qui occupait le dernier étage d'un immeuble de la rue Jean-Jaurès. Les fenêtres du séjour, qui m'étaient apparues démesurément grandes, couraient sur toute la façade. Je nous ai imaginés là, tous les deux, dans cette grande pièce un peu prétentieuse, dans ces chambres d'une envergure excessive. C'était parfait.

Un peu plus tard, mes meubles mélangés aux siens jonchent la rue. Le plaisant désordre du déménagement. Une table bancale sur le trottoir. Un matelas roulé sur lequel on s'assoit le temps de fumer une cigarette.

Cet événement me met face à mes choix, et soudain j'ai peur. Ma décision n'a rien de raisonnable. Mais tout ça est en même temps absolument normal. L'amour excuse le déraisonnable. J'ai habituellement une grande réticence à m'engager, mais je sens cette fois au contraire que j'ai *besoin* de prendre le risque.

Existe-t-il une autre façon de se sentir vivant que de manquer de basculer ?

Il me semble que tout pourrait si vite s'effondrer ; que notre amour, malgré sa force, est sans cesse menacé. Je redoute surtout le désamour de Johan. Je crains de l'ennuyer, qu'il se lasse de moi, que son désir s'émousse.

Et puis il y a une autre peur, plus enfouie, plus sourde : celle qu'il me *découvre*, telle que je suis véritablement au-dedans de moi, et qu'il soit effrayé par la misère intime qui est la mienne, par la noirceur sans nuance de mon âme.

J'ai quitté le manoir de Champgault quelques années auparavant et je me suis fondue dans le monde du dehors avec un art patient de la dissimulation. Je suis indécélable, tant je *parais* joyeuse, vivante, entreprenante. Mais c'est une façade. À l'intérieur, je suis un tas de poussière éparpillé, une terre de désolation. S'il pouvait voir tout ça, ou même l'approcher, Johan fuirait assurément.

Pour apaiser mes craintes, je m'applique à me ressentir comme une inconnue. Différente, forcément, dans cette vie que l'amour a bouleversée. Et pour conjurer l'angoisse qui parfois manque de m'avaloir, je m'achète des robes et de la lingerie. Rien ne saurait être assez beau pour me rendre désirable à ses yeux. Je cuisine pour lui, je déballe les cartons pour lui, je me maquille pour lui, je vois mes amies pour lui. J'en viens à m'étonner de ce que ma vie compte si peu. Je la lui sacrifie simplement, sans aucune hésitation, avec même beaucoup de reconnaissance. Je la lui offre avec la certitude que ce don est mon unique salut.

Il y a le vide au bord de mes jours. Je réponds à des offres d'emplois pour lesquels je sais d'avance que je ne serai pas prise. J'ai commencé l'accordéon, et je m'exerce chaque matin. Je fume par désœuvrement. Je me sens parfois triste sans raison.

Le week-end, nous organisons des fêtes dans notre grand appartement. Le samedi, je fais les courses, j'achète des bouteilles d'alcool. Le dimanche, je me remets d'avoir trop bu, je range le désordre laissé par les invités.

L'idée de devoir trouver un emploi stable m'effraie. L'aliénation du travail me semble un sacrifice trop grand. Je ne suis convaincue

de rien. J'entreprends mille choses, je parle de projets, mais dans le fond rien ne me tient, rien ne résiste à l'idée d'une nécessité autre, ailleurs, que je ne saisis que confusément.

Mon sommeil est capricieux, ma fatigue latente, tout me ralentit. Plus globalement, mon désintérêt pour à peu près tout m'empêche. J'évalue mes priorités. En l'occurrence, acheter des robes est à ce moment-là une de mes priorités.

Mensonge

Antoine m’embrasse, et le jour se désagrège. Quelque chose d’impossible a lieu. En même temps qu’il me déshabille, je découvre son corps. Je suis bouleversée. Pas tant d’être vue nue par quelqu’un d’autre que Johan que de recevoir les baisers, d’êtreindre la chair, de caresser la peau, d’accueillir le sexe d’un homme qui n’est pas celui avec qui je fais l’amour depuis dix ans.

La question m’avait bien évidemment plusieurs fois traversé l’esprit, et comme elle m’embarrassait je l’évacuais sitôt qu’elle se présentait : ne ferai-je donc plus jamais l’amour qu’avec Johan ? Cela me paraissait incroyable. Mais l’idée de le quitter ou celle de lui être infidèle était encore plus impensable.

Impossible d’introduire le mensonge dans notre relation, je n’aurais pas tenu. Je n’aurais pas pu lever les yeux sur Johan sans rougir. Impossible encore de lui imposer la souffrance d’une trahison. Si cela arrivait, il l’apprendrait forcément sur-le-champ, ou alors je vivrais dans la peur qu’il l’apprenne, et j’en serais folle. Car il me quitterait assurément. Et cette seule pensée suffisait à me faire suffoquer.

Quand je rencontre Antoine et que nous faisons l’amour pour la première fois, c’est l’ensemble de mes certitudes qui est renversé. Je porte ma faute gravement, dans le secret de mon cœur. Pourtant la force de mon désir, et ma détermination, me surprennent.

Je ne suis pas subjuguée au point d'en perdre ma conscience. Je vois ce qu'il se passe dans le prosaïsme de l'acte. La rencontre des corps n'est pas la pure sensualité ; il y a dans la blancheur des peaux qui s'emmêlent quelque chose de cru, d'animal, faisant aussi de cette bacchanale une obscène petite cuisine.

Toute cette étrangeté ne me rebute pas suffisamment pour m'inspirer le dégoût. Et redouble peut-être même ma fascination.

Je crois que j'accepte, dès cet instant, d'être dépossédée. Mais peut-être n'est-il déjà plus temps de choisir. Je me suis livrée à lui sans bien savoir pourquoi, sans vraiment comprendre en quoi cela m'engageait, et, avant qu'il soit question de désir ou d'attrait, poussée par la seule *curiosité*.

À présent, c'est trop tard. Lui permettant d'accéder à l'intimité de mon corps, je m'attache à lui avec une ardeur qui me dépasse. J'attends de le retrouver, sa pensée m'occupe entièrement. Ce qui n'empêche pas la peur de me nouer le ventre. Celle d'être compromise bien sûr, mais aussi celle de le revoir, de me trouver nue devant lui, avec mon corps imparfait éprouvé par deux grossesses, dont je suis forcée d'assumer les défauts. Alors comment ne pas tout lui donner, tout, mon corps, mon cœur, ma raison ?

C'est peut-être ce qui fait que, rapidement, le manque devient criant, aussi intenable que le mensonge auquel je m'enchaîne.

Pilgrim soul

La conscience se déchire avec le premier mensonge.

Il suffit de dire que je retrouve des copines pour la soirée pour ce soit vrai. Puisque c'est ce que je dis.

Aussitôt les contours de la réalité se brouillent. L'étrange opacité du monde se présente à mes yeux.

Si je prétends retrouver des copines pour la soirée, je dois en effet me convaincre que c'est ce que j'ai l'intention de faire. Car sinon, sur quoi puis-je fonder ma certitude? Si j'admets moi-même que la parole peut être dissociée de la vérité, c'est l'ensemble de mes repères qui s'en trouve bouleversé.

Je suis donc convaincue que je vais retrouver des copines, et je suis *dans le même moment* consciente que je ferai tout autre chose.

Le mensonge instaure une secrète domination. Celui qui ment prend le pouvoir sur celui qui adhère au mensonge, il transforme sa confiance en crédulité.

Mais le premier mensonge nous désarme, car on imagine qu'on ne nous cédera pas si facilement la place, qu'on ne modèle pas le monde à sa guise par quelques mots adroitement formulés. Johan verra immédiatement la supercherie. Qu'est-ce que tu me racontes là, tu n'as pas la moindre intention de sortir avec tes copines, d'ailleurs je les ai croisées par hasard tout à l'heure, et elles m'ont dit que tu avais refusé leur invitation.

Non, on ne maquille pas ainsi la vérité.

Et pourtant, si.

C'est d'une terrible et angoissante simplicité. La puissance que l'on acquiert ainsi est sans gloire.

Car ce que l'on découvre seulement plus tard, c'est qu'elle est aussi, comme tout pouvoir, un asservissement.

Il m'était déjà arrivé d'avoir recours au mensonge, mais uniquement quand il me semblait inoffensif. C'étaient des mensonges de convenance, des mensonges pragmatiques qui n'engageaient pas – c'est ce que je croyais – ma responsabilité morale.

Le mensonge pouvait me simplifier la vie, et j'en usais de cette façon sans scrupule. Il me servait à refuser une invitation quand je n'avais pas envie de sortir ou quand la liste des convives m'ennuyait. Il me prémunissait du jugement aussi, ou il me protégeait de ce que je considérais comme de la vulnérabilité.

Il y a un espace flou où le mensonge se dilue dans le silence. L'effondrement qui a marqué mes débuts, faute de mots pour le dire je l'ai longtemps tu.

Je ne savais pas nommer ce qui s'était passé. Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûre de savoir. J'ai la tentation d'ensevelir cette part de moi dans les alcôves les plus secrètes de ma mémoire, jusqu'à peut-être l'oublier.

D'ailleurs, à force de la taire, à force de m'appliquer à vivre avec cette béance invisible, je pourrais presque croire que ces lieux n'existent plus et que la jeune fille terrifiée chaque soir à l'approche du crépuscule n'a jamais existé.

Je ne sais pas comment expliquer qu'un jour, à la sortie de l'enfance, j'ai brutalement cessé de vivre. C'était comme une décision arbitraire prise par une autre que moi. Je me suis retranchée dans le silence, parce que, ne le comprenant pas moi-même, je ne savais pas dire ce qu'il m'arrivait. J'ai dérivé silencieusement, solitaire, pendant deux années ponctuées de séjours en hôpital psychiatrique. Un jour, quelque chose a pris fin, et j'ai regagné doucement la surface, n'y comprenant toujours rien.

Si j'ai longtemps tu mon histoire, si je l'ai fuie en me réinventant chaque fois, quittant Rennes pour Paris, puis Paris pour Brest, ville inconnue où je suis arrivée par hasard, où j'étais pour ainsi dire neuve et sans mémoire, c'est qu'il était alors *impossible* de parler. Comment aurais-je pu ? Il y avait des mots que j'avais appris pour dire *ça*, mais ils sonnaient faux, ils étaient *sans rapport*. Les prononcer était une violence supplémentaire, alors pourquoi me l'infliger ? Pourquoi dire : dépression nerveuse, anorexie mentale, troubles anxieux, névroses obsessionnelles, scarifications, pulsions morbides, ces mots cliniques qui dépècent l'âme ?

C'est pourquoi je me taisais, et quand c'était nécessaire je mentais. Les cicatrices sur mon épaule et sur ma cuisse que l'on découvrirait à la plage en maillot de bain ? Une blessure accidentelle qui remonte à l'enfance. Mon départ de Rennes ? Motivé par mon goût du théâtre. Mes années étudiantes ? Studieuses, opiniâtres. Je m'inventais des jobs d'été et des premiers amours, des ambitions, des rêves.

J'avais trouvé une parade dans le mensonge. Les rares fois où j'essayais de dire, de raconter vraiment, je balbutiais quelques mots, et je pleurais. J'étais ridicule.

Alors j'ai adopté le mensonge, pour tout ce qui était *moi*, intimement. Je ne reconnaissais pas, par exemple, que le sentiment amoureux m'obsédait. Que rien ne semblait aussi capital, aussi essentiel, que de vivre une grande et belle histoire d'amour. Je taisais mes vanités comme mes complexes, tout ce qui m'apparaissait comme une marque de faiblesse.

Aujourd'hui, je m'interroge. Quand je réfléchis au mensonge, je me demande pourquoi il m'était nécessaire quand bien même il semblait anodin.

Je crois que je mentais parce que la vérité elle-même m'échappait. S'avérait plus complexe ou plus subtile que tout ce que j'aurais pu énoncer.

Il y a rarement une vérité univoque. Nous sommes le plus souvent traversés de mouvements contraires, erratiques et inconsistants. La vague conscience de ces mouvements est inconfortable, car c'est le socle de notre identité qui se révèle d'une immense précarité. La stabilité de nos fondements vacille, c'est angoissant. On affiche, pour recouvrir nos doutes, une volonté de bon aloi, une assurance fanfaronne. Alors que c'est justement *ça*, le mensonge.

Ne pas mentir, ce serait admettre l'instabilité de nos désirs, notre versatilité, notre inconstance. Ce serait admettre l'humilité de la connaissance que nous avons de nous-mêmes.

Ma relation à Antoine est si vite devenue nécessaire qu'elle a bientôt pris le pas sur tout le reste.

De fait, ma vie est devenue, à partir de là, un tissu de mensonges.